"Sur... l'œil des Choucas"

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **36 (1963)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-775911

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«SUR... L'OEIL DES CHOUCAS»

Par Samivel

Ce titre est une plaisante déformation de celui du célèbre album de dessins humoristiqués sur la montagne et l'alpinisme «Sous l'Oeil des Choucas», qui fonda la réputation de Samivel.
Les «choucas» (scientifiquement: chocards) sont ces corneilles à pattes jaunes et becs orange qui hantent les cimes et sont pour ainsi dire «les mouettes des montagnards». NDLR.

4 avril 1961, deux heures de l'après-midi, sur le Feegletscher, balcon de givre étincelant à douze cents mètres au-dessus de la vallée de Saas. C'est une conque de toute blancheur veillée par des sentinelles de cristal dont les noms eux-mêmes... Alphubel... Allalin sont de cristal et d'azur. Un peu plus bas, les cabines écarlates du Téléphérique de la Langefluh débarquent à intervalle régulier des cargaisons de skieurs. Elle vont alimenter la longue file qui chemine déjà sur le dos du glacier. La lumière est intense, presque agressive, et malgré l'altitude (3000), malgré la brillante «poudreuse» témoignant d'une température inférieure à zéro, les visages ruissellent de sueur.

Je me suis accoté à un piquet qui marque le sommet de la montée et consulte nerveusement ma montre toutes les vingt secondes. C'est curieux «il» devrait être là. Pourtant aucun signe dans le ciel... Et puis, soudain, les gens autour de moi s'agitent, tendent le bras. Et je le vois jaillir silencieusement de l'abîme, à moins de 300 mètres, juste du côté où je ne l'attendais pas. Après, tout va très vite: l'oiseau de métal (un Piper) glisse vers la gauche, tandis que son ombre cruciforme file à toute allure sur la neige pour ne pas manquer le rendez-vous. Elle le touche presque. Puis un contact léger comme celui d'une plume, la neige vole, le moteur remonte pleins gaz les cinquante mètres d'une douce pente, la machine vire, s'immobilise à quelques pas. Et, déjà, la carlingue de plastique translucide s'ouvre comme un œuf, libère un homme qui saute à bas de l'appareil.

– M. Samivel?

– Oui...

– Alors, montez.

C'est un tout petit avion, presque une motocyclette de l'air. Deux places seulement, en sorte que le coéquipier va me céder la sienne pour une heure. Mes jambes, que la Nature a fabriquées d'un grand modèle, se replient contre le dossier du pilote, et le reste se case comme il peut. (Où diable est passée ma caméra? Ah! la voilà...) Le pilote a tourné la tête. J'interroge.

– Hermann Geiger? (Je ne connais pas Geiger, mais j'ai lu son livre.)

Non ce n'est pas Geiger. Il n'a pas pu venir. C'est Martignoni, l'un des membres de cette remarquable équipe. Un homme un peu chauve, au cuir tanné, au sourire plein de cordialité, le regard dissimulé par d'épaisses lunettes noires.

– Ça va?

– Ça va!

Mais déjà l'autre a rabattu et verrouillé la coque. L'hélice accélère... (par prudence, on n'arrête pas le moteur). J'ai à peine le temps d'attraper mon 24.36, que déjà le grand cirque, le vrai, commence. Une courte glissée moelleuse, et puis d'un coup on fait partie d'un autre univers. On est en l'air, comme ça, sans prévenir, sans une secousse. Trois secondes après. les séracs défilent à toute allure sous l'avion, s'effondrent, par tranches, dans un vide énorme. Et, sans transition, l'œil éberlué repère douze cents mètres plus bas les chalets de Saas, joujoux miniatures éparpillés d'un coup de cornet à dés. Moi qui, en bon montagnard, me suis cramponné pendant des années à des parois diverses, crainte justement du vide et de l'abîme, j'en ai le souffle coupé! Une espèce de panique au creux de l'estomac. Mais on s'adapte vite. Tout est si beau, si calme, l'air soyeux et si loyal le ronflement du petit avion... Il faut d'ailleurs crier à l'oreille pour s'entendre. Qu'est-ce qu'il dit le pilote? Il dit «Où va-t-on?»

Je hurle: «Cervin»! Il hoche la tête et vire pour gagner de la hauteur. Nous traversons en flèche un porche de neige; c'est l'Egginerjoch et, trente secondes, plus tard, je reconnais la cabane Britannia, où j'ai déjeuné pas plus tard qu'il y a trois jours. Par là, des houles de nuées battent les accores, et à perte d'horizon vers le sud ondule la mer de nuages et ses gloires phosphorescentes. C'est l'Italie.

A présent, complètement acclimaté, je déplore de n'avoir pas huit paires d'yeux comme certaines araignées! A droite, à gauche, devant, dessous... on est sollicité de tous les côtés à la fois. Comment absorber tant de merveilles scintillantes? Des colosses défilent à courte distance. Ah! voici l'Allalin (j'étais sur sa crête hier matin)... 4027; le Rimpfischhorn, 4199; le Strahlhorn, 4190; le Fluchthorn, cuirassés de glace avec leurs tourelles de rochers. Je me fais l'effet de passer en revue quelque «Super-Home-Fleet» en partance pour les astres. Mais un col est franchi et sous l'avion les pentes décroissent rapidement, sucées on dirait, par quelque immense malstrom: la vallée de Zermatt. Juste le temps de repérer vers la gauche, quelque part vers la Cima di Jazzi un fil ténu ondulant parmi les déserts satinés de la neige, et au bout de ce fil trois ou quatre petits points noirs. C'est une caravane de skieurs dont la distance efface bientôt les précieux graffiti.

Alors, je m'aperçois qu'Il est là.

Qui, «Il»? Le Cervin, bien sûr! Jusqu'à présent la tête et les épaules du pilote me l'avaient caché; ou bien j'avais été trop occupé à repérer le Stockhorn, et la longue chenille du Gornergrat. Toujours est-il qu'il était là, d'un coup, en plein dans le nez de l'appareil. Une silhouette familière, celle de cette cime vraiment royale, la seule peut-être qui fasse partie du bagage de la civilisation occidentale. Seulement, il se passait ici un phénomène stupéfiant, miracle optique que l'avion seul était capable de susciter: le Cervin grandissait sous nos yeux! Oui, la montagne, sensiblement, s'élargissait, se dilatait, s'étirait vers le ciel! Il semblait, à la fin, qu'une vie mystérieuse et tellurique se fût infusée dans cette forme, frappée d'immobilité depuis des milliers de siècles, qu'un vieil enchantement eût été rompu. Une langue de glace pointa hors de l'encaissement des falaises inférieures et se mit à lécher les parois ver le haut. Des arêtes se déroulèrent avec une lenteur onctueuse, comme on voit croître quelque tissu végétal dans un film. Je calculai, au jugé, que nous étions arrivés à l'aplomb du lac Noir. A main droite, le Weisshorn, le Zinalrothorn, l'Obergabelhorn, et bien d'autres vastes choses en horn méditaient solennellement dans le cercle du ciel.

Je n'avais jamais apprécié avec autant d'évidence l'immensité des espaces alpestres. Sur son arête ou sa paroi, l'alpiniste est en quelque sorte confiné dans une portion de vide. Ici, on naviguait, en plein océan Pacifique, parmi des archipels de givre; et les horizons montaient sur le dos des horizons, à l'infini, tandis que ce fantastique Cervin s'enflait toujours davantage comme un typhon de pierre et de gel. Mais l'avion lui aussi se haussait à mesure au niveau du front du colosse et les détails de la cruelle face nord commencèrent à se préciser sous nos yeux. Je reconnus le «nez de Zmutt» et «l'épaule du Hörnli», puis le décor effrayant du drame le plus célèbre de toute l'histoire alpine: 14 juillet 1865... Croz, Douglas, Hudson, Hadow. Qu'ils reposent en paix, Seigneur! Qu'ils reposent en paix.

A présent, la masse noire de la Tête remplissait l'univers. Il n'y avait plus de place pour autre chose, ni même pour une pensée libre. Elle aspirait les regards et les idées comme un formidable aimant, et chaque striure bourrée d'ombre et de gel apparut aussi nette qu'un coup de burin dans le cuivre. Sur la crête irrégulière qui constituait véritablement la cime, on voyait piquée une croix, la fameuse «Croix du Cervin» qui s'efforçait vaillamment d'exorciser le monstre, mais elle n'y parvenait guère. Jamais la montagne ne m'était apparue si formidable, et même inaccessible. C'était l'effet le plus évident de cette perspective mouvante aérienne, où les verticales et les horizons déliraient dans un sabbat que les bergers du vieux Zermatt n'auraient pu même imaginer pour leurs «baccans». Tout glissait, surplombait, se dérobait. Enfin, cette énorme lame de pierre se mit à virer dans le vide à moins de cent mètres. Soudain, les noirs abîmes du Nord s'éclipsèrent et le Cervin abattit son nouveau jeu: en plein soleil, sans relief, l'immense paroi de la face italienne. Ça ne valait plus rien pour la photographie...

Je tapai sur l'épaule du pilote. Il se détourna un peu... «Hé?»

– Tout ça, dis-je... tout ça...

Et je fis un large geste pour tâcher d'enclore tant de lumière, tant d'abîmes et d'azur transcendants, tant de beauté indicible, mais j'oubliai la coque de plastique et mes mains se cognèrent aux parois.

– Tout ça!...

Il cligna des yeux en signe d'acquiescement, puis un sourire fendit lentement son visage recuit. Pensez qu'il en avait survolé d'autres!... et le Cervin, lui-même, plutôt vingt fois qu'une... Mais de voir que son passager essayait de piger, eh! bien ça lui faisait tout de même plaisir.